

LE PÈRE PEINARD



Réflex

HEBDOMADAIRES

d'un

GNIAFF

ABONNEMENT, FRANCE Un An 6 fr. Six Mois..... 3 fr. Trois Mois..... 1 fr. 50		BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur		ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR Un An 8 fr. Six Mois..... 4 fr. Trois Mois..... 2 fr.	
---	--	--	--	--	--

CHAMBARD EN ESPAGNE

ATTAQUE DE LA VILLE DE XÉRÈS
 PAR DES CAMPLUCHARDS ANARCHOS

ECRABOUILLAGES DE MINEURS



RICHE CHAMBARD

Nom de Dieu, c'est de l'Espagne, le pays aux oranges, que sont arrivées cette semaine de chouettes nouvelles.

Je dis chouettes,... pourtant c'est des tristes nouvelles, vu que le flanche a raté. Je dis chouettes quoique ça,... Et j'ai raison, nom de Dieu.

C'est toujours chouette d'apprendre que dans un coin du monde, une floppée de bons bougres, fatigués d'être emmerdés par les richards se sont rebiffés.

« C'est loufoque, que gueulent les

pleins de soupe, puisqu'ils pouvaient pas réussir... »

Et, merde! avec votre réussite. C'est d'autant plus rupinskoff qu'il y avait moins de chances.

Oui, foutre, c'est beau ce qu'ont fait les croquants de l'Andalousie.

Mais, que je ne fasse pas languir les camaros; je dégoise illico de quoi il retourne :

Les anarchos, ça fourmille en Espagne. Dame, ça s'explique : plus le soleil est chaud, plus la bonne graine pousse vite. Bien mieux, c'est pas que dans les villes qu'il y en a; ça a germé partout, on en dégotte même dans les plus petites campluches.

C'est bon signe, mille tonnerres! Car, les camerluches, y a une chose qu'il ne faut pas perdre de vue, la Sociale ne nous fera risette pour de vrai que lorsque les campluchards mar-

cheront carrément. Les ouvriers des villes, si marioles que nous soyons, nous ne pouvons rien sans les pétrouskings.

J'en reviens à l'Espagne. Depuis un bout de temps, un coin où ça bouillonnait ferme, c'est la province de l'Andalousie qui a pour capitale Xérès. Y avait de quoi aussi, nom de dieu! La mistoufle est grande par là-bas; le peu de récolte qu'il y a eu, a été, comme partout d'ailleurs, empoché par les proprios et les richards.

Dans ces parages, il se récolte un petit piccolo démoucheté, qui a un goût de velours, — mais n'en parlons pas, il n'est pas fait pour nos gargamelles.

C'est dire que les bons bougres du patelin en connaissent juste la couleur.

A force d'endurer la dèche, les gas se sont dit : « Eh, merde, on en a

soupé de la mistoufle ! Crever pour crever, vaut encore mieux casser sa pipe en se rebiffant. Du moins on a un espoir, c'est de vivre mieux si on réussit... »

Ce que chacun s'était dit à soi-même, on se le répéta entre camaros, si bien qu'il y eut des rendez-vous de pris et qu'on décida un grand coup.

« Diantre, mais alors, ils ont conspiré... c'était une société secrète... »

Ah ouat ! Laissez donc ces sornettes aux fouille-merde de l'injustice. Les conspirations, les sociétés secrètes, ça fait bien au théâtre, dans les drames. Dans la vie, ça se passe plus à la bonne franquette, surtout quand c'est entre anarchos que ça se manigance.

Or donc, y a eu des points de ralliement de donnés, et tous ceux à qui ça tapa dans l'œil furent exacts : s'agissait de marcher sur Xérès, de s'emparer de la ville, de démantibuler la prison, ainsi que la mairie, les casernes et toutes les baraques qui servent de guépier à la gouvernance.

Par la même occase on n'aurait pas oublié de foutre le feu à toutes les papperasses, ainsi qu'aux titres de propriété,

Non plus que de dégraisser ferme les richards.

—:~:—

Vous pensez bien, les camaros, qu'on n'emmanche pas un flambeau de ce genre sans que les jean-foutre de la haute en aient un peu vent.

Les gas s'en foutaient, nom de dieu ! Et ça se comprend ; eux, avaient bougrement intérêt à ce que le plus de populo possible sache qu'ils voulaient se foutre en branle.

« La gouvernance pouvait prendre ses précautions... » qu'on va répondre. Et bondieu, elle n'a pas besoin de les prendre, elle est toujours sur le qui-vive.

Or donc, fallait choisir le plus avantageux : ou bien que la gouvernance ne sache rien, et le populo non plus... Ou bien que tout le monde soit prévenu, — ce qui permettait à des bougres à poils ; qui seraient restés dans leur plumard, de prendre part à la danse.

Ceci dit, pour les copains qui peuvent avoir le dada de *surprendre* les gouverneux : à vouloir trop surprendre, c'est soi-même qu'on est surpris.

Les campluchards andalous y ont été plus hardiment, et ça leur a presque réussi, puisque pendant un moment ils ont eu la ville de Xérès dans les pattes.

Pourtant les grosses légumes savaient de quoi il retournait, puisqu'ils avaient la veille et l'avant-veille coffré

le plus d'anarchos qu'ils avaient pu pincer : environ une centaine.

Sur les minuit, les bons bougres, armés de fusils de chasse, de faux, de faucilles, entrèrent dans la ville par bandes séparées.

Les douaniers, qu'on avait bougrement renforcés, gardaient l'octroi, ils furent vivement culbutés, nom de dieu ! Après ça, les gas marchèrent sur la prison, tandis que d'autres bandes de copains marchaient sur la caserne.

Là, tous les cognes de l'endroit, ainsi qu'une trifouillée de troubades, étaient empilés, guettant l'arrivée des insurgés. Y eut un coup de torchon sérieux, et finalement, comme les bons bougres n'étaient pas assez bien armés, ils furent battus et durent décaniller.

Turellement, ça ne s'est pas fait sans qu'il y ait des pots cassés : y a des morts, ainsi que des blessés. Pas besoin de dire que c'est surtout du côté du populo qu'on a écopé.

Les insurgés ont regagné la campluche, poursuivis par la cavalerie.

Y en a eu de paumés, y en aura encore, nom de dieu ! Seulement le plus gros tas auront la veine de s'esbigner, vu que le populo est de cœur avec eux.

A ce que disent les canards, les gas qui ont donné l'assaut de Xérès étaient un millier. Quand ils sont arrivés devant l'Hôtel de Ville, aux sommations des galonnés qui leur disaient de se disperser s'ils ne voulaient pas être canardés, ils ont répondu : « Vive l'Anarchie ! Vive la Révolution sociale ! »

—:~:—

Maintenant, c'est fini, bien fini, nom de dieu ! jusqu'à ce que ça recommence...

L'ORDRE RÈGNE A XÉRÈS, suivant la formule des massacreurs du populo.

Partout y a de la terreur. Dans les rues, les roussins agrippent les pauvres bougres à propos de bottes, — simplement parce qu'ils ont une gueule qui ne leur revient pas.

Dans la cambrousse, dans les montagnes, on fait la chasse aux zigues d'attaque. Mais, comme je le disais tout à l'heure, là on n'en paumera guère, car dans la campluche y a toujours une porte qui s'ouvre pour cacher les fugitifs.

Ça durera, ce que ça durera !

Toujours est-il, nom de dieu, que quoique le coup de Xérès soit raté, y prouve que les bougres du patelin ont du poil au ventre...

Ce que je souhaite, c'est que beau-

coup de croquants suivent leur exemple.

Et la Sociale s'en portera mieux : le coup de chambard final viendra vite !



LES COLIGNONS DE L'URBAINE

Comme je donne le dernier coup de fion à mes flanches, j'apprends que la grève des colignons est finie

Hélas ! m'est avis que les bons bougres n'y gagnent pas ! C'est quasiment toujours sur un malentendu que les grévistes reprennent le turbin : on ne veut pas avouer qu'on est roulés et on cherche un biais pour sauver les apparences.

Ainsi, pour les colignons, voici comment ça s'est fini : ils auront le choix et pourront turbiner soit à la moyenne, soit à la feuille.

C'est comme qui dirait qu'ils peuvent choisir entre le turbin aux pièces ou à la journée.

Comme victoire, c'est mouche, nom de dieu ! car, pour ce qui est de fixer la moyenne à un prix, peau de balle et balai de crin.

Foutre, faut se le dire ; le populo n'a pas gras à tirer de toutes ces grèves à la flan. On discutaille avec les patrons afin de décrocher quatre sous d'augmentation. On réussirait qu'on n'en serait pas plus douillard, bondieu ! La belle jambe que de gagner quelques ronds de plus : on n'en vivrait ni mieux, ni plus mal. Car, faut se le dire, si l'augmentation était sérieuse, comme compensation y aurait illico une augmentation sur tout ce qui se bouffe, sur les frusques et tout le fourbi.

Or donc, y a pas à tortiller, faut changer de binaire, nom de dieu !

Au lieu de se chamailler avec les patrons, s'agit de se foutre dans la caboche que ces salopiards n'ont pas de raison d'exister. Une fois bien convaincus de ça, si on fait grève, ça doit pas être pour baragouiner à perte de vue sur la journée qui est trop longue ou la paye qui est trop maigre.

Couillonnades que tout ça ! S'agit simplement de foutre une bonne poussée aux singes, afin de les envoyer aux pelotes.

Quoi donc ? On n'a pas besoin de leurs services, qu'ils nous foutent la paix ; si on est dans la mistoufle, c'est grâce à eux, quand ils ne seront plus là pour barbotter la plus grosse part, ça sera rupin : le populo sera comme une petite famille.

Y a pas, faut que l'un des deux dévisse sa pomme. Turellement, ça doit être les plus inutiles : nous, on peut se passer des singes. Eux, peuvent-ils se passer de nous ? Non.

Donc, à eux l'honneur de crever, — et qu'ils fassent vite, s'ils ne veulent pas qu'on les crève !

DANS LES ARDENNES

Une autre grève qui est dans le siau c'est celle de Nouzon, au baigne de la Cachette, emmanchée par les possibilos.

Ça devait arriver, nom de dieu ! Mais y a pire pour les possibilos : ça entraîne pour eux un sacré lâchage. En forçant tous les ouvriers à se syndiquer, ils récoltent ce qu'ils ont semé : un tas de lâcheurs ! Les types n'avaient pas deux liards de sang dans les veines, ils s'étaient foutus de leur bord, non par amour de la Sociale, mais parce qu'ils croyaient mes possibilos bien puissants.

Ah oui, ils peuvent se vanter d'avoir fait des syndiqués, — mais des révolutionnaires, pas des tas !...

Le plus beau de la farce, c'est que ces lâcheurs le prennent de haut, envers leur ex-prophète, le citoyen Clément. Il semble à ces poseurs, qui hier encore se disaient militants, gros comme le bras, qu'ils ont inventé le fil à couper le beurre, parce qu'ils viennent de fonder une chambre syndicale mixte.

J'ai déjà dit aux copains de quoi ça retourne ces machines mixtes : les patrons et les ratichons y font la loi.

Pauvres andouillards, vous croyez avoir fait un beau choppin en lâchant les possibilos pour le mixte, vous en rabattrez avant peu. Surtout les petits ouvriers, qui manquent de protection et qui ne sont pas peloteurs.

Pour ce qui est de la Sociale, elle ne s'en portera pas plus mal ; il pourrait arriver bien d'autres choses encore que ça ne la coulerait pas. Je parle de la Sociale, de la vraie, nom de Dieu ! Et non pas de celle qui n'a d'autre but que d'engraisser un merdeux quelconque pour le bombarder conseiller municipal ou dépoté.

Patience ! Y a déjà sans sortir des Ardenes des chiées de bons bougres qui ouvrent les quinquets. Ils commencent à comprendre que ce n'est pas en se foutant à la remorque d'un tas d'ambitieux qu'ils se sortiront de la mistoufle. Ils se disent qu'il n'y a pas trente-six chemins, y en a qu'un : S'agit de foutre à cul la propriété individuelle ; de ne plus se nommer de maîtres, fussent-ils socialos ; s'agit aussi d'utiliser les bulletins de vote comme torche-culs.

Pour saisir ça, y a pas besoin d'avoir usé six fonds de culotte sur les bancs des écoles ; y a besoin que d'avoir de la jugeotte dans la cafetière, d'avoir soupé des injustices et d'avoir dans le nez les patrons et les gardes-chiourmes.

C'est dire, nom de dieu, que les socialos francs d'allure ne manquent pas.

Que les petites affaires des possibilos aillent ou n'aillent pas, ça ne fait rien à la chose. Pardienne, il est certain qu'ils avaient promis de décrocher la lune avec leurs syndicats.

Ils parlaient de faire capituler les patrons, au lieu de gueuler bien haut que pour les rendre raisonnables faut les détruire jusqu'au dernier.

Si bien que beaucoup de prolos, voyant que les singes ne capitulent pas, se rentrent

dans leur coquille, désespérés : « Y a pas, qu'ils se disent, les patrons sont les patrons et ils resteront patrons tant que le monde sera monde... »

Pas vrai, mes pauvres fleus, allons du nerf, foutre, faut pas se laisser à la désespérance parce que vous vous êtes foutus un moment le doigt dans l'œil !



BANQUIER ESCOFFIÉ

Un camaro breton m'engueule, et il n'a pas tort, nom de dieu !

Voici de quoi il retourne : il m'attrape parce que je n'ai pas jaspiné de la chouette exécution d'un banquier par un bon bougre, qui a fait un potin du diable dans son patelin, et qui a foutu tout le populo dans la jubilation.

L'ami, faut pas trop m'en vouloir : je ne peux pas avoir l'œil à tout, et l'aurai-je, le caneton n'est pas encore assez grand pour que je me fende d'une tartine sur chaque.

Autre chose, encore ; si tu ne m'avais pas écrit je n'aurai pas soufflé mot de la chose, — je la savais pourtant ! Mais voilà, j'avais lu ça dans les grands canards bourgeois de Paris, et tu sais qu'il s'y entendent bougrement à raconter les choses de façon que le populo n'y comprenne rien.

Or donc, chaque fois qu'il arrive quelque chose de rupin, c'est aux camerluches du patelin à se foutre vivement la plume dans les pattes et à se fendre d'une babillarde.

Ceci dit, venons-en à l'exécution du banquier Déliou.

Y a un bout de temps, un bon bougre de Pont-l'Abbé revenait bredouille de la chasse, son fusil à piston sous le bras.

Turellement, il rognait de se rentrer la carnassière vide,

Tout d'un coup, il croise sur la route le fameux banquier : un sale grigou ! Un de ces vampires qui se gorgent du sang du populo. Oh, ils s'y prennent en douce : au lieu d'user du surin comme Anastay, ou de la mitrailleuse comme Gallifet, ils sou-tirent roublardement les quat'sous du pauvre monde.

Leur truc est d'assassiner sans faire crier : comme résultat, c'est kif-kif, nom de dieu !

Or donc, le gas en question, nommé Gautier, croise le banquier, dont lui aussi était une victime :

« Te voilà voleur ! qu'il lui fait. J'ai pas levé de lièvre, mais tu es un trop bon gibier pour que je te rate. Tiens, voilà le coup du lapin !... »

Et, illico, le bon bougre épaulait et, avant que le banquier n'ait pu dire « ouf ! » il lui fracassait la caboche et l'étendait roide mort à ses pieds.

Turellement, Gautier fut foutu en prison et il passa en jugement. Une chose qui va bougrement épater les parigots, c'est que le gas a été acquitté par onze jurés sur douze.

Hein, ça vous en bouche un coin ? Vous eutres qui êtes habitués à voir les potirons saler dur les copains gérants du Père Peinard...

Ben oui, mais les jurés de province sont moins moules sur certaines choses : d'abord, c'est quasiment tous des petits proprios de la campluche, qui sont presque aussi déchards que les ouvriers. C'est dire qu'ils ont presque tous été étrillés par les banquiers... Aussi, ils ne les portent pas dans leur cœur !

Ce que ça a été rupin, cet acquittement ? Nom de dieu, tout le populo s'est foutu en fête : c'était d'un galbeux rupinskoff. Plus épastroillant même qu'au 14 Juillet !

Dame, c'est que le banquier en a fait des victimes : on les compte par milliers.

Le plus rigolboche de l'affaire, c'est que le Déliou, un bon républicain, était nommé à toutes les élections : il était une grosse légume du patelin.

Hein, voilà qui prouve que c'est une grande couillonade que le truc du vote : Voyez-vous le populo bombardant aux belles places ce bandit qui lui rongait le sang !



Ecrabouillages de Mineurs

Il ne se passe pas de jour sans que quelques douzaines de gueules noires ne laissent leurs carcasses au fond des puits de mine.

Et c'est ainsi dans tous les pays du monde, nom de dieu.

L'Amérique ne fait pas exception. Pourtant c'est un pays de progrès, — à telle enseigne qu'au lieu de guillotiner les malheureux condamnés à mort, les savants s'amuse à les exécuter par l'électricité, — ça ne va pas tout seul, mais comme c'est pas eux qui pâtissent, les savants s'en tamponnent le coquillard.

MaIs j'en reviens aux mineurs : je disais donc que l'Amérique en mange sa bonne part, mille bombes ! Pas plus tard que l'autre semaine, dans un pays du diable appeler Krebs, à peu près 200 mineurs ont été grillés par le grisou.

Quand le coup a pété, trois cents pauvres bougres étaient au fond du puits. Cent et quelques ont pu se tirer des flûtes et se remonter. Hélas ! Il sont dans un état si pitoyable que bien peu en échappèrent.

Pourvu que les actionnaires palpent la belle galette ils se moquent du reste. C'est pas les ouvriers qui manquent ; y en a dix-huit fois plus qu'il n'en faut !

En France, quand c'est pas par fourades

comme la dernière du puits de la Manufacture à Saint-Etienne, c'est un par un, que les mineurs cassent leur pipe.

Si bien qu'au bout de l'année, qu'il y ait eu des grosses explosions, ou seulement les bricoles habituelles, — à quelques dizaines près, le résultat est kif-kif.

Et y a pas à tortiller, aussi bien les coups de grisou que les simples accidents, — si ça arrive c'est la faute aux grosses légumes. Y aurait mèche de pomponner la mine, de manière qu'il n'y ait pas d'avarses à craindre.

Mais, ouat! Les bandits de la Compagnie se foutent pas mal que les galeries soient en mauvais état. Tant que ça peut aller ainsi, ça va: c'est autant d'économisé.

Qu'on ne vienne pas dire que c'est les prolos qui écoppent. Qu'elle foutaise! Si les jean-foutre s'occupaient de pareilles babioles, ils n'en finiraient pas. Les mineurs sont faits pour crever à la peine: qu'ils soient tués un peu plus tôt, ... un peu plus tard, ... y a guère de différence.

Oui, oui! Si les gueules noires restent au fond des puits, c'est la faute aux richards. Pour que ça change, (en attendant la Sociale), faudrait qu'on les rende responsables.

On parle bien, pour éviter les écrabouillages de chemins de fer, de ficeler les gros matadors des Compagnies sur le devant des locomotives.

Pourquoi n'emploierait-on pas un truc de ce calibre pour les mines? On pourrait, par exemple, chaque fois qu'un copain reste au fond, envoyer le directeur ou bien un ingénieur, le retrouver. Y aurait même mèche, afin de ne pas trop consommer de ces types là, de n'en sacrifier qu'un seul par douzaine de mineurs....

Je vous en fous mon billet, le petit système ne fonctionnerait pas quarante-huit heures, sans que les grosses légumes donnent leur démission... Il ne resterait donc que les gueules noires: débarrassés des emmerdeurs, les gas sauraient s'y prendre pour éviter les malheurs.

Nom de dieu, nous n'en sommes pas là! Aussi, la série se continue sans ralentissement: un chouette zigou m'écrit de Denain, que l'autre jour, à la fosse de Douchy deux pauvres bougres ont été écrabouillés. Et ils n'ont pas été pris en traitres, mille tonnerres! Ils savaient très bien ce qui leur pendait au nez: l'endroit où ils travaillaient menaçait tous les jours d'engloutir celui qui s'approchait. C'était aller à la mort. Ils n'ont pas refusé! Plutôt que d'être foutus sur le pavé, ils se sont résignés à extraire le charbon à cet endroit. Oh, leur compte a été vite réglé: ils avaient à peine commencé qu'ils ont été ensevelis sous un éboulement énorme.... Je ne sais pas si on a retrouvé les deux pauvres carcasses....

Ces accidents là ne sont pas rares, nom de dieu! Je reluque dans un quotidien qu'au puits Achille, à Saint-Etienne, il vient d'arriver un coup pareil: deux mineurs ont été ensevelis sous un éboulement. On en a retrouvé un, aux trois quarts tué, l'autre est resté...

Et vous pensez que ces deux là n'avaient pas vu le danger? Foutre si, ils l'avaient vu! Mais alors, si on faisait attention à tout ça, on ne mangerait pas!

J'en finirais pas sur ce chapitre. Je veux pourtant jacter encore un brin: Y a trois trois semaines, un riche copain à bibi, le père Bernarding, de Drocourt, s'est tué en descendant les échelles. Le pauvre vieux, c'était un riche camarade!

Y a bien une cage qui descend les mineurs à fond, mais elle ne s'arrête pas, comme qui dirait à tous les étages. De sorte que suivant où ils vont, les ouvriers sont obligés de monter et descendre les échelles.

Ça serait simple comme un bonjour de faire arrêter la cage aux bons endroits, seulement ça ferait du temps de perdu, et la Compagnie y perdrait quelques sous. La galette avant tout, cré tonnerre! Vaut mieux la mort de quelques mineurs que cracher quelques pièces de cent sous.

Le père Bernarding n'est pas le premier qui ait cassé sa pipe aux échelles: il est le sixième, nom de dieu!

Pas besoin d'ajouter que tout est resté dans l'état: plus d'un encore, hélas, y dévissera son billard....

Et c'est pas fini, cette triste histoire! Aux mines de la Grand-Combe, dans le Gard, au puits du Pontil, l'autre jour le câble qui tenait la cage a pété à la descente.

Quatre mineurs étaient dedans. Vous pigez la dégringolade! Ils ont déboulé dans le trou noir d'une hauteur de 150 mètres. Deux ont eu une sacrée veine: ils ont pu s'agricher en tombant, ont les a dégotés à moitié crevés. Les deux autres ont été jusqu'au fond: on les a ramassés en marmelade.

Ignoraient-ils que le câble était pourri? Sûr que non, ... mais, ils se résignaient!

Je bondis, nom de dieu, quand un jean-foutre de la haute dit que le populo est un ramassis de bêtes féroces, et que s'il n'y avait pas des cognes, des juges et des prisons, on se mangerait le nez entre nous.

Bougre de cochon, je voudrais que tu dises vrai. Car, on commencera par toi et les tiens! Et je te le jure, c'est pas que le bout du nez qu'on vous boufferait.

— Ah, non, le populo n'est pas des bêtes féroces. Foutre non! Puisque j'en suis sur les mineurs, parlons d'eux: si les gueules noires étaient aussi terribles qu'on le dit, pensez-vous qu'ils se résigneraient à un écrabouillement perpétuel?

On est des bonnes têtes, nom de dieu! Comme les cabots, on lèche la patte du salop qui nous fout des coups de bâton.

Pour nous rendre enragés, faut nous en faire endurer de toutes les couleurs.

Pour un bandit qui, comme Watrin, paie ses crimes, — combien y en a qui méritent un pareil sort, et crèvent tout de même de leur belle mort, dans un plumard galbeux?



AU PALAIS D'INJUSTICE

Mince de rigolade qu'il y a eu mardi au Palais d'Injustice! c'est rien de le dire, fallait voir ça.

Les compagnons Martinet, Chenal, Mursch et la galbeuse compagne Eliska étaient de la fête. Un autre copain aurait dû y être aussi, mais il s'est fait la paire et fait la nique aux juges de l'autre couchta de la frontière.

C'était au sujet de la grande affiche, faite par eux au 1^{er} mai, qui avait pour titre l'*Armée coloniale*, et qui fit bougrement rognier tous les jean-foutre de la haute, qu'avait lieu la petite comédie.

Dans cette affiche, les copains s'en souviennent, il était conseillé aux troubades de Paris de ne pas tirer sur le populo.

Si tous les pousse-cailloux avaient suivi ce bon conseil on n'aurait pas eu le massacre de Fourmies.

C'est Martinet qui a tenu le crachoir. D'abord comme la salle n'était pas pleine, et que des camarluches poirotaient à la porte, il a gueulé que la séance ne serait pas ouverte avant que toutes les places ne soient prises. Alors, avec une mine moitié poivre et sel, les bourriques ont laissé envahir la salle jusqu'à la bonde.

Ensuite, Martinet a déclaré qu'il plaiderait l'incompétence du tribunal, et qu'il en avait pour jusqu'à 6 plombs du soir à jaboter.

Ce qu'il te les a emmerdés, nom de dieu! Il n'a été que jusqu'à trois heures, mais les vaches étaient bougrement à cran.

Il leur a demandé où ils avaient péché le droit de se foutre juges, d'envoyer des types qui sont dix fois plus chouettes qu'eux en prison, ou au bagné?

Ensuite il les a fait renauder plus encore en se payant leur tronche et en leur demandant pourquoi ils s'habillaient en écrivains, et pourquoi ils se foutaient des moules à pâtisserie en guise de galurins?

Il te leur en a foutu des *attendus que ceci*; ... *attendu que cela*; ... mes charognards en rotaient.

Ils étaient d'une humeur à guillotiner une fournée d'innocents!

Quand Martinet a eu fini, les marchands d'injustice ont ruminé sur le flanque qu'il leur avait poussé, et turellement ils n'ont rien voulu en savoir. Pour lors, ils se sont déclarés bons pour le jugement.

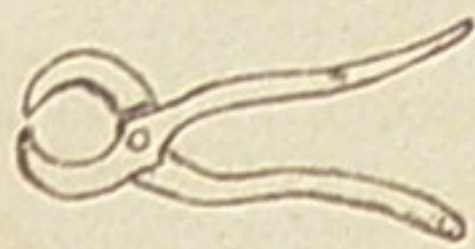
Du coup, Martinet, Chenal et Eliska ont foutu leur camp, disant aux juges qu'ils ne voulaient rien savoir de leurs galeries et qu'ils faisaient défaut.

Il ne restait que Mursch, qui fait son temps comme troubade, et que les potirons ont acquitté.

En suite de quoi, les juges ont foutu un an de clou à Martinet et à Chenal, huit mois à Sluys, et trois mois à Eliska.

Il était bougrement près de six heures quand le fourbi a été bâclé.

Bast, cette histoire-là n'est pas finie; comme c'est par défaut qu'ils ont été salés, on repiquera au truc un de ces quatre matins, et ça fera une nouvelle occase pour foutre quelques glabots sur le sale-gniass des enjuponnés.



Les nouvelles Bastilles

Y a quèque temps, y a eu un sacré potin dans les canards : Il s'agissait de l'enlèvement d'une folle de l'asile de Villejuif par le frangin et le père de la pauvre bougresse.

Turellement, les gas n'épargnèrent pas les torgnoles aux gardiennes. Ils purent tout de même enlever Mlle Dourches et la ramener à leur piôle.

Ils avaient agi franchement, et, pensant avoir chouettelement agi, ils ne s'en cachèrent pas; au contraire, nom de dieu ! Ils gueulèrent bien haut qu'ils avaient enlevé leur parente parce qu'elle n'était plus malade du tout.

Pas besoin de dire que juges et rous-sins rognèrent ferme; illico, ils se foutirent à manœuvrer pour repincer leur victime.

D'abord, ils parlèrent de foutre de la prison au père et au frangin.

Mais, c'était pas suffisant pour leur vengeance : tant que la jeune fille ne serait pas emboîtée à nouveau, ils ne seraient pas satisfaits.

Alors, voici leur truc : Ils firent annoncer dans les canards bourgeois que les voisins des Dourches se plaignaient, et patati et patata...

Menteries que tout ça, nom de dieu !

Mais ça leur servait à monter le bobé-chon au populo. Pourquoi s'en priver? Si bien qu'un matin, à cinq heures, les rous-sins s'entraient dans la turne des Dourches et amenaient la fille.

Quoiqu'ils auraient dit, les salauds, s'ils avaient été reçus à coups de revolvers? Car enfin, à cinq heures du matin, il n'est pas permis à la rousse d'envahir la piôle de n'importe qui.

De ça, les roussins s'en foutent, nom de dieu ! Ils agissent toujours par terreur et ils savent bien que le populo endure toutes leurs frasques.

Plus ils sont brutes, mieux ça va. Aussi, ils ne s'en privent pas; à moins qu'ils aient affaire à des vrais bandits comme Anastay. Dans des cas pareils, ils prennent des gants, font des salamalecs jusqu'à plus soif.

C'est ce qu'on appelle l'égalité devant la loi. Mince de cochonnerie !

Ainsi, voilà une pauvre fille, la Dourches, qui est entoillée parce que les rous-sins disent qu'elle est folle.

Bondieu, y a pourtant quelqu'un qui doit le savoir mieux qu'eux.

Mieux même que ces sacrés médecins de fous qui ne cherchent qu'à bourrer de prisonniers leurs abominables asiles.

Donc, ceux qui doivent mieux savoir que tous si la pauvre fille est maboule, c'est sa famille et ses voisins.

Les uns et les autres la trouvent calme, n'ayant pas deux liards d'idées loufoques dans la caboche.

Voyons, c'est eux qui doivent savoir de quoi il retourne bien plutôt que des types qui viennent fourrer leur sale gniasse là-dedans, sous prétexte qu'ils sont les larbins de la gouvernance.

Véritablement, c'est tout à fait horrible que des jean-foutre qui ont reluqué un type ou une typesse juste cinq minutes, disent : « Il est fou... bon à enfermer !... »

De quel droit, nom de dieu, que vous vous permettez des crapuleries pareilles?

C'est que ça va loin, ça ! Avec ce système les richards n'ont plus besoin des anciennes Bastilles.

La maison de fous est une Bastille bougrement perfectionnée !

Et vous savez, les copains, y a pas besoin de faire grandes magnés pour faire entoiler quelqu'un : il suffit d'être un peu à la gallette, et d'avoir dans sa manche un médecin qui ait la conscience élastique, et le tour est joué.

Les grosses légumes de la gouvernance usent rudement du truc. Quand un gas les gêne, ils lui cherchent des poux dans la tête, le foutent dans les pattes des médecins, qui ont vite fait de le déclarer fou.

Cré tonnerre, quand donc que viendra le 14 juillet des maisons de fous ?

LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

A DA DE PROLOS

Bollène est un petit patelin du Vau-cluse bougrement industriel. Y a cinq ou six usines de briques en terre refractaire, et à peu près 2,000 ouvriers.

Il s'y passe ce qui se passe un peu partout : les bons bougres ont la chiasse de se prononcer carrément pour la Sociale. C'est pas que le cœur n'y soit pas, — c'est la crainte des rosseries des patrons.

Prenez les deux mille prolos l'un après l'autre, chacun vous dira : « Oh, moi, je tais mon bec, mais va ! que le moment vienne et je marcherai ferme pour la Sociale... »

Eh, nom de dieu, faut attendre le moment ! Ohé, les camarluches, la Sociale n'est pas une caille qui vous tombe rotie dans la gueule. Foutre non ! Plus vous attendrez, moins elle viendra : faut aller au devant d'elle.

Voyez-vous, c'est comme qui dirait qu'on fasse la cour à une jeunesse : faut être entreprenant, ... sinon y a rien fait, nom de dieu ! On poirotterait un siècle...

Autre chose, là-bas les ouvriers rêvent tous d'avoir un petit lopin de terre, afin d'être plus libres, et de pouvoir dire : « Zut ! » aux patrons.

Pauvres gobeurs ! La belle jambe que ça vous fera le jour où vous aurez de la

terre large comme un tire-jus ? Reluquez donc les camaros qui ont cette veine : ils ne sont pas plus heureux que vous n'êtes.

LA GRANDE RÉSERVE

Orléans. — C'est ainsi qu'on pourrait appeler la trifouillée de pauvres bougres qu'attendent qu'un prolo soit saqué de son baigne, ou bien qu'il dévisse son billard, pour prendre sa place.

Y en a des foulitudes de miséreux qui vivaient on ne sait comment, et qui sont à l'affût : ils jubilent quand un avaro arrive à un plus veinard qu'eux, — ça fait de la place !

Et dire que c'est les richards qui nous ont façonnés à nous rendre joyeux du malheur qui arrive aux voisins.

Ce n'est pas qu'à Paris qu'il y en a des ribanbelles de sans-turbin, à preuve le tuyau que m'envoie un copain d'Orléans :

Y a quelques jours un ouvrier du baigne Gravier frères, oussqu'on fabrique du coton, vient à casser sa pipe.

Dans l'espace de deux jours il s'est présenté vingt hommes pour le remplacer. Et sûrement, ça ne s'est pas tenu là : les jours suivants la procession des prolos venant offrir leur viande a dû continuer...

« Ce que ça devait être une bonne place !... »

Ah, vous croyez-ça ? C'était simplement une place de journalier, nom de dieu. J'ai donc pas besoin d'ajouter qu'il fallait peiner dur, — et gagner bougrement peu.

Un camaro s'y présente le deuxième jour ; après plusieurs questions plus ou moins bêtasses, on lui répond qu'on ne remplacerait pas le type clampé, avant deux ou trois mois.

Hein, il a le temps de voir venir ! Ainsi que les vingt autres pauvres bougres... Et encore dans deux ou trois mois d'ici, y aura du boulotage que pour un seul.

Alors quoi, vont-ils se passer de bouffer ? S'ils pouvaient attendre seulement une trentaine d'années, ils n'auraient pas de bile à se faire : tout le monde sera rentier, — c'est Constans le Massacreur qui l'a promis.

Les pauvres bougres trouveront peut-être que c'est faire trop longtemps le poi-reau.

Pour lors ils ont les tripes vides, qu'ils tirent des carottes aux richards : car, foutres, c'est rudement bécasse de se laisser crever à côté des montagnes de boulotage qu'ont accaparé les jean-foutres de la haute.

Une fois farcis, ils pourront attendre la Sociale, qui, nom de dieu, sera moins longue à radiner que les rentes de Constans.

MAUDITS ROUSSINS

Lyon. — Décidément, le respect des flicards et de toute la séquelle commence à être à la baisse. Si chacun y mettait un peu du sien, ça irait vite, nom de dieu !

Pour lors, que je vous conte l'aventure d'un copain de la manique qui n'y a pas été par quatre chemins. Le gniaiff en question, un gas à poil, nommé Pontet, ayant fait venir une feuillette de vin, voulut la passer en contrebuche.

Ca lui faisait mal au cœur de cracher sa balle gallette, si dure à gagner, dans les griffes de l'octroi : il avait raison, le bougre !

Tout allait bien sans des mauvaises langues qui allèrent casser du sucre à la régie.

Et les rats-de-cave de radiner dare-dare pour foutre le grappin sur le petit bleu. Mon gniaff, ne perdant pas la breloque, les foutit dehors carrément.

Ces oiseaux-là ne se tinrent pas pour battus; ils allèrent chercher le quart d'œil, et avec trois sergots rapliquèrent à la turne. Turellement, le gas les reçoit comme des chiens galeux dans un jeu de quilles; il commence par les engueuler, et, un peu échauffé, te saute sur le quart d'œil. Avant qu'il ait eu le temps de bien le prendre et de lui coller un bon marron, les trois roussins l'avaient ligotté.

Le plus galbeux de l'affaire, c'est que la môme du gniaff, une gosseline toute jeune, et qui promet bougrement, essaya de déli-vrer son paternel, et s'accrocha à la tunique d'un sergot. Mais quoi, ses menottes n'étaient pas assez solides! D'un revers de sa patte sale, le flic l'a envoyée coucher.

En voilà une qui, quand elle sera grandelette, les aura dans le nez les roussins.

C'est ainsi que ça se gagne la haine des cognes et de leurs maîtres.

SOUPÉ DE SA FIOLE!

Thizy. — Lemois dernier, trois bouffe-galette, socialos à la manque, ont fait une balade à Lyon et dans les alentours.

C'est Lafargue, Ernest Roche et Lachize.

Turellement, mes types allèrent à Thizy. Seulement, la petite trinité n'y fut pas au complet: Ernest Roche plaqua ses ses copains en route.

Donc, y eut une grande réunion aux Halles de Thizy. A l'ouverture, mon Lafargue était seul à tenir le crachoir, et il renaudait ferme, car ce n'est pas le bagout qui l'étouffe.

Lachize avait flemardé, il arriva tard. Bédam, maintenant qu'il est dépoté, le birbe n'a pas besoin de se lever matin. D'ailleurs, l'oiseau ne tient guère à se frotter au populo; c'était bon avant l'élection, maintenant il s'en bat l'œil.

Autre chose: il ne tenait guère à jaspiner; c'est toujours désagréable, vu qu'il suffit d'un gas un peu mariolle pour foutre le nez dans sa merde au bouffe-galette le plus ficelle.

Donc, Lachize comptant sur les belles phrases de Roche s'amenait très tard; mince de gueule, quand il vit que Roche n'était pas là, et que Lafargue bafouillait comme trente-six.

Il lui fallut se fendre, nom de dieu! Et voilà mon fumiste en train de raser son monde d'une sale façon.

Ah malheur, ce que le populo en revient de ce perruquier à la manque!

C'est d'ailleurs compréhensible: tous les bons bougres de Thizy savent que leur bouffe-galette s'enfile des bons morceaux dans les cafés chics du quartier Merle, — ousqu'il n'y a que des sales merles d'aristos qui fréquentent. Et Lachize fraye avec eux, nom de dieu!

Aussi le type peut se brosser pour sa réélection; quand viendra 1893, y a des chances pour que les ouvriers ne se laissent pas plus embobiner par lui que par un autre perruquier.

Et ça sera bougrement logique, nom de dieu! A quoi sert un député? A rien du tout.

Or donc, c'est pas la peine de donner la place à un mossieu, histoire de lui permettre d'aller ripailler dans les cafés de la haute avec sa paye de 25 balles.

Le populo a soupé de ça! Aussi quand

rapliquèrent les élections, c'est par des coups de trique qu'il remplacera les bulletins de vote.

MISTOUFLE DE CAMPLUCHARDS

Brieulles est une campluche de la Meuse, et là, comme partout, le populo y est bougrement dans la dèche.

Pardienne, les petits proprios s'em-plissent toujours le bidon: ça va sans dire!

Il n'en est pas de même des manœuvres: les pauvres bougres crèvent quasiment tous de famine, car cette année il n'y a eu ni blé, ni pommes de terre.

Aussi, nom de dieu, leur ventre fait ballon! Au point que les riches craignent pour leurs sales peaux.

Bédam, les gas ont des armes chez eux: des fourches, des faux, des pics, des haches... ça semble peu dangereux?... Hé, hé! Quand un de ces outils est em-manché au bout du bras d'un bougre à poigne, savez-vous bien que ça vaut carrément une cartouche de dynamite.

Les richards le comprennent, et ils filent doux, sacré pétard! Ils ont la main large, et ne refusent jamais le boulochage à qui leur demande.

Mais quoi, vont-ils croire que le populo se résoudra à mendigotter et à tirer le pied de biche?

Vraiment, faudrait qu'il ait plein les veines de bouze de vache. Car enfin, on sait bien, tous tant qu'on est, que si on est sur terre, c'est pour y vivre et y crever le plus tard possible. Or donc, comme les accapareurs ont foutu le grappin sur le boulochage, on serait vraiment bêtes de se contenter de leur aumône, alors qu'il est si simple de les faire dégorger.

MÊME FAMILLE

Mohon. — Y a une habitude dans le populo: c'est de saluer quand passe un enterrement.

Un aminche m'écrit que l'autre jour, étant à l'enterrement civil du gosse d'un camaro, ils croisèrent deux adjoints de l'école laïque, qui, reluquant le cortège d'un air gouailleux, ne tirèrent pas leur couvre-gueule.

Et le gas ajoute: « Si c'avait été un enterrement de cléricochon, avec des rati-chons faisant les andouilles en tête, certes, ils se seraient empressés de mettre chapeau bas... C'est dire que ces deux mufles qui font des petits gueuletons avec les deux tonsurés ne sont pas prêts d'enseigner le respect de la liberté de conscience à nos gosses... »

Que veux-tu, mon pauvre gas: c'est l'Etat qui paie les rati-chons, c'est l'Etat qui paie les instituteurs; — mangeant au même ratelier, y a rien de drôle qu'ils bouffent à la même écuelle.

Autre chose, ils sont faits, les uns et les autres, pour apprendre à tes gosses qu'ils doivent obéissance aux richards, aux patrons, aux gouvernants et à toute la séquelle.

Pour ce qui est de la liberté de conscience, aussi bien que de celle de bouffer à sa faim, n'en faut pas, nom de dieu!

SAUVEUR RÉCOMPENSÉ

Charleville. — Il y a quelques semaines c'était dans le patelin un flon-flon de trompettes à faire aboyer dix mille cabots.

« Quoi qu'il y a donc, qu'on se disait, c'est y Constans le Massacreur qui vient reluquer nos trombones?... »

C'était pas ça, heureusement. C'était les sauveteurs qui se foutaient en troupeau pour voir décorer un héros du 1^{er} Mai. Oui, nom de dieu! Comme je vous le dis: un héros du 1^{er} Mai.

Voici ce qu'il a fait ce zéro: dans la bagarre, mossieu le mère et son adjoint reçurent des claques sur leurs sales museaux. Ça aurait continué par des coups de pied dans le cul, si une porte ne s'était ouverte bougrement à propos, pour permettre aux deux birbes de mettre leurs fesses à l'abri.

C'est le type qui a ouvert la porte et qui les a recueillis qu'on vient de décorer de la médaille de sauvetage. Ça valait bien ça, hein?

Les blagueurs ajoutent qu'au moment du sauvetage, le sauveteur alla décrocher un revolver et voulut le foutre à mossieu le mère. Et mossieu le mère de répondre: « Remettez ça en place, car Jésus a dit: Celui qui se servira de l'épée, périra par les pets... Diantre, moi c'est la foire... » Du coup, ça puait bougrement, nom de dieu!

Maintenant, mossieu le mère est remis de ses émotions; l'autre jour c'est lui qui, la larme à l'œil, a attaché la croix à son sauveteur. On s'est ensuite frotté les museaux. C'était très beau!

Autre chose, il se souvient du 1^{er} Mai; tellement qu'il a nommé deux sergots de plus pour protéger sa carcasse. Par exemple, il les a bien choisis, surtout un qui gardait les vaches dans son pays, maintenant il garde mossieu le mère, il n'a pas changé de métier.

SALES CONTRE-COUPS

Argenteuil. — Chacun de nous sait qu'il n'y a rien de plus rosse qu'un ouvrier qui passe contre-coup. Le cochon oublie vivement sa mistoufle et fait du zèle plus qu'on ne lui en commande.

Y a bougrement peu d'exceptions à la règle; la babillarde que m'envoie un compagnon libertaire d'Argenteuil en est la preuve: dans le bain Joly et Cie y a un sacré directeur qui dans un temps était dans la panade. Le mufle a su peloter le singe et aujourd'hui il est au sac, — on dirait presque, patron.

Le temps ousqu'il avait un soulier et une galoche aux arpions est passé; maintenant il fait pattes de cheveau. Avec ça on dirait que le singe lui a fait ajuster un ressort sous chaque patin: il court comme un dératé! Au point que les prolos de l'endroit l'ont surnommé l'Homme Cheval, — et c'est une belle rosse!

Il n'est pas seul dans la boîte; y a avec lui un espèce de pointeau qui ne quitte pas la pipe de la gueule, et qui trouverait presque à redire quand un compagnon en grille une.

Ah, bondieu, le jour qu'on fera une souscription pour acheter du fil goudronné à l'usage des deux birbes, la liste sera longue. Assez longue même, pour que le patron puisse en profiter.

Mais voilà la hic, la souscription n'est pas encore faite, nom de dieu! Les pauvres bougres que ces sales merles ont sous leur coupe courbent l'échine.

Cré tonnerre, faudrait voir à se redresser les nerfs! Si nous voulons être moins mistouffiers, ce n'est pas en nous roulant

les pouces que ça viendra ; non plus qu'en allant voir comme des cruches.

Y a qu'un moyen être à l'œil, ... et le jour où l'occase du chambardement général nous passera sous le nez, ne pas rater le coche.

COCHONNE DE LIBERTÉ

Abbeville. — Le gros jean-foutre de Delpierre l'exploiteur du grand tissage d'Abbeville n'est jamais en retard pour faire une mistoufle à ses ouvriers.

C'est ainsi que le sale mufle vient de foutre à la porte trois ouvriers, à cause qu'ils lisaient le *Père Peinard*. Si le sale cochon se figure foutre la trouille aux zigues d'attaque par ses saloperies, il se foure rien le doigt dans le trougnard !

Va, mon salaud pour trois anarchos de saqués t'en retrouveras dix. La bonne graine c'est pas facile à déraciner.

Tout de même, nom de dieu, que les radigaleux et les opportunards viennent encore nous rengâner leurs vieilles sornettes sur la liberté : on sait ce que vaut l'aune de leur garce de liberté, — elle finit devant les quatre volontés du patron...

Ce qui rassure les gros jean-foutre du calibre de Delpierre, c'est qu'à côté des bougres à poil, y a des pauvres prolos qui ne savent quoi inventer pour se faire bien venir des exploiters.

C'est ainsi qu'il y a des lonfoques de Covert-Mareuil assez culs culs pour apporter aux contre-coups des canards, des poules, des brochets, des anguilles... Mince de coulevres que je leur foutrais en fait d'anguilles, si j'étais d'eux !

Les pauvres daims espèrent ainsi ne pas être foutus à l'amende par le vautour de visiteur.

Faut pas que les singes se montent trop le bobéchon : les prolos qui font des cadeaux finiront par y trouver un cheveu... Et puis, autre chose : s'il arrive un petit coup de branle-bas, les plus plats despate-lards marcheront comme les amis. Y aura foutre pas besoin que les anarchos leur fassent « kiss ! kiss ! »

Communications

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle international*, salle Horel, 13, rue Aumaire.

— Tous les jeudis, réunion, 30, rue d'Allemagne, XIX^e arrondissement. Soirée familiale le dimanche.

— Les groupes anarchistes, les *Libertaires* et la *Ligue des Anti-Patriotes*, réunion tous les samedis, salle du Téléphone, 50, rue de Ménilmontant, 20^e arrondissement.

Le dimanche, même salle et même heure, soirée familiale.

— Le « Groupe parisien de propagande anarchiste » organise pour les jeudis des Conférences à la salle Rousseau, rue Montmartre, et 36, rue Etienne-Marcel.

Quatrième conférence, le 21 janvier 1892. Sujet : Solution de la question sociale par le communisme anarchiste, par Leboucher.

Toutes ces conférences sont publiques. Nous invitons les socialistes de toutes les écoles, ainsi que tous les travailleurs, à venir discuter avec nous les questions économiques et philosophiques qui concernent l'affranchissement humain.

Entrée libre par la rue Etienne-Marcel, en face la Poste.

— Groupe l'*Emancipation* réunion tous les mercredis, à 8 heures 1/2 du soir, salle du Gros-Bœuf, 58, rue Greneta.

— Les *Camarades de Province* sont prévenus qu'indépendamment du journal *le Conscrit*, nous tenons des affiches intitulées : *La grève des Conscrits* à leur disposition, moyennant la somme de cinq francs par cent ou 0,10 centimes l'affiche.

On est prié d'envoyer les demandes dans le plus bref délai (nous n'avons pas besoin d'insister sur les considérants qui nous font dire « dans le plus bref délai »), à l'adresse de Raoul Rodach, bibliothécaire, 58, rue Greneta, à Paris.

— Beaucoup de camarades ont répondu à l'appel des initiateurs du *Conscrit*. Ceux qui n'ont pas encore répondu au premier appel sont priés de se hâter, pour qu'on puisse être fixés sur le chiffre du tirage; le temps presse, le journal devant être prêt le 28 janvier.

Les camarades qui voudraient y collaborer sont priés d'envoyer la copie au plus vite, et surtout sans siguer.

Ne pas oublier que c'est 3 fr. le cent à titre de propagande.

Adresser tout ce qui concerne le *Conscrit* au compagnon Charveron, 7, rue Ernestine, à Paris.

— Tous les compagnons de Paris et de la banlieue sont invités à se rendre à la manifestation antipatriotique de Buzenval. Rendez-vous à midi, gare d'Auteuil.

Levallois-Perret. — Salle Mézerette, réunion de tous les compagnons de la banlieue.

Charleville. — Réunion du groupe les *Sons-Patrie*, à cinq heures du soir, au local convenu. Urgence.

Lille. — Le *Père Peinard* et la *Révolution* sont criés, vendus dans la rue et portés à domicile par le camarade Romans, ainsi que les autres journaux et brochures révolutionnaires.

Adresse : Romans, rue Brûle-Maison, 16, Lille (Nord).

Clichy-la-Garenne. — Tous les camarades sont convoqués pour le dimanche 17 janvier, à une grande réunion publique qui se tiendra à Clichy-la-Garenne, pour combattre dans cette localité l'influence du socialisme chrétien.

En présence de la récente formation à Clichy d'un syndicat ouvrier chrétien de plusieurs centaines de membres, nous espérons que tous les compagnons comprendront l'importance de la contre-réunion organisée et qu'ils s'y rendront en nombre.

La réunion aura lieu, à 1 h. de l'après-midi, salle Balesdent, place de la Mairie.

Boulogne. — Le groupe d'études sociales de Boulogne-Billancourt, Meudon et le Point-du-Jour invite les travailleurs soucieux de leurs intérêts, à venir discuter les meilleurs remèdes à apporter à leur situation. Réunion du groupe tous les dimanches, à deux heures, salle Lemout, 81, rue Thiers, à Billancourt.

Lyon. — Le *Père Peinard* est en vente chez le compagnon Paris, 85, rue de Bonnel. En vente aussi les brochures de S. Faure, la *Révolution*, le *Pot à Colle*, l'*Endehors*.

Le copain porte à domicile.

Besançon. — Les camarades, lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolution*, sont informés que le groupe anarchiste bisontin se réunit tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir, au café du Caveau, 10, rue des Chambrettes, salle réservée.

— Le groupe anarchiste bisontin prie les

groupes de la région de bien vouloir envoyer leur adresse en vue d'organiser des conférences dans la région.

Ecrire aux compagnons Reuge, rue de Vigner, 6, à Besançon.

Dijon. — L'*Endehors*, groupe d'études anarchiste, réunion tous les samedis, de huit heures à onze heures du soir, salle réservée, rue des Godrans, café de l'Industrie, 13.

Les lecteurs de la *Révolution* et du *Père Peinard* y sont invités. L'entrée est libre. Avis à tous ceux qui veulent leur émancipation intégrale. Des journaux et des brochures sont à la disposition des assistants.

Saint-Denis. — Les compagnons de la banlieue-nord et de Saint-Denis sont convoqués tous les samedis, à neuf heures du soir, salle Lebeau, place aux Gueldres.

Amiens. — Tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, au local convenu, réunion de l'*Alliance Libertaire*, groupe de vulgarisation anarchiste.

— Tous les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois, à quatre heures du soir, réunion des anarchistes, salle Lévêque, 64, rue du Faubourg-de-la-Hotoie.

Agen. — Le groupe anarchiste d'Agen se réunit tous les lundis soir, à huit heures, au Comptoir Agenais, chez Palazot, 4, place de la Cathédrale. Il engage les socialistes de toutes écoles et tous les travailleurs en général à venir discuter les questions qui les intéressent à si juste titre. Le meilleur accueil sera fait à tous ceux qui voudront y venir. On y trouvera les journaux la *Révolution*, le *Père Peinard*, le *Pot à Colle*, le *Cri Typographique*, l'*Endehors*, et les brochures anarchistes. Ces journaux sont également au kiosque Blouin, près le marché couvert, de même que *El Porvenir Anarquista*, journal écrit partie française, espagnol et italien. 5 centimes le numéro.

PETITE POSTE

Semaine dernière

— T. Tenès — G. Nazaire — B. La Machine — J. Lausanne — S. Tarare — R. Berre — P. Bordeaux — M. Angers — T. Mézières — G. Nîmes — P. Denain — B. Limoges — B. Cognac — P. Maromme — S. Etienne — G. Nevers — P. Grenoble — H. Reims — C. Agen — G. Havre.

— G. Brest — G. Trélazé — G. Orléans. — R. Amboise — H. Tonnerre — P. Cransac — R. La Fare — P. Nancy — C. Braux — C. Argenteuil — D. Blanzay — G. Charité. — C. Montreuil — B. Hénin — R. Bézenet — D. Alger — G. Genève — N. Bucharest — E. Fontenay — R. Lunay — B. Mirepoix — M. Auxerre — C. Thizy — L. Cette — R. Romans — E. Salon — P. Denain — H. Reims — L. Nouzon — T. Mézières — reçu galette, merci.

Zisly [Frénéat à Lyon a reçu les trois paquets annoncés, merci; de même à ceux qui ont envoyé lettre d'un bourgeois.

— Le compagnon Joseph Vernier, de Roanne, prie le compagnon Charles Linière, qui a quitté Roanne le 1^{er} mai, de lui faire savoir son adresse : Vernier (Joseph), 73, rue Mirebeau, Bourges (Cher).

— A. G., Lyon. — Ecris à *El Porvenir Anarquista* à Barcelone; ajoute pour remettre à Faugoux.

L'Imprimeur-Gérant : J. DEJOUX

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*,
4 bis, rue d'Orsel, Paris.

MAISON DE FOUS: NOUVELLES BASTILLES!



— Grâce, pitié, docteur! J'ai mon bon sens.....

— Heu, heu? Si elle n'est pas folle, elle peut le devenir: bonne à enfermer.....